

C'est pour cela qu'on a vécu sous les mitrailles!
 Cieux profonds! après tant d'épreuves, après tant
 D'efforts du grand Paris, sanglant, broyé, content,
 Après l'auguste espoir, après l'immense attente
 De la cité superbe à vaincre haletante,
 Qui semblait, se ruant sur les canons d'airain,
 Ronger son mur ainsi que le cheval son frein;
 Quand la vertu croissait dans les douleurs accrues,
 Quand les petits enfants, bombardés dans les rues,
 Ramassaient en riant obus et biscayens,
 Quand pas un n'a faibli parmi les citoyens,
 Quand on était là, prêts à sortir, trois cent mille,
 Ce tas de gens de guerre a rendu cette ville!
 Avec ton dévouement, ta fureur, ta fierté,
 Et ton courage, ils ont fait de la lâcheté,
 O peuple, et ce sera le frisson de l'histoire
 De voir à tant de honte aboutir tant de gloire!

Paris, 27 janvier.

FÉVRIER

I

AVANT LA CONCLUSION DU TRAITÉ

Si nous terminions cette guerre
 Comme la Prusse le voudrait,
 La France serait comme un verre
 Sur la table d'un cabaret;

On le vide, puis on le brise.
 Notre fier pays disparaît.
 O deuil! il est ce qu'on méprise,
 Lui qui fut ce qu'on admirait.

Noir lendemain! l'effroi pour règle.
Toute lie est bue à son tour;
Et le vautour vient après l'aigle,
Et l'orfraie après le vautour;

Deux provinces écartelées ;
Strasbourg en croix, Metz au cachot ;
Sedan, déserteur des mêlées,
Marquant la France d'un fer chaud ;

Partout, dans toute âme captive,
Le goût abject d'un vil bonheur
Remplace l'orgueil ; on cultive
La croissance du déshonneur ;

Notre antique splendeur flétrie ;
L'opprobre sur nos grands combats ;
L'étonnement de la patrie
Point accoutumée aux fronts bas ;

L'ennemi dans nos citadelles,
Sur nos tours l'ombre d'Attila,
De sorte que les hirondelles
Disent : la France n'est plus là !

La bouche pleine de Bazaine,
La renommée au vol brisé
Salit de sa bave malsaine
Son vieux clairon vertdegrisé ;

Si l'on se bat, c'est contre un frère ;
On ne sait plus ton nom, Bayard !
On est un assassin pour faire
Oublier qu'on fut un fuyard ;

Une âpre nuit sur les fronts monte ;
Nulle âme n'ose s'envoler ;
Le ciel constate notre honte
Par le refus de s'étoiler ;

Froid sombre! on voit, à plis funèbres,
Entre les peuples se fermer
Une profondeur de ténèbres
Telle qu'on ne peut plus s'aimer ;

Entre France et Prusse on s'abhorre ;
Tout ce troupeau d'hommes nous hait ;
Et notre éclipse est leur aurore,
Et notre tombe est leur souhait ;

Naufrage! Adieu les grandes tâches!
 Tout est trompé; tout est trompeur;
 On dit de nos drapeaux : Ces lâches!
 Et de nos canons : Ils ont peur!

Plus de fierté; plus d'espérance;
 Sur l'histoire un suaire épais... —
 Dieu, ne fais pas tomber la France
 Dans l'abîme de cette paix!

Bordeaux, 14 février.

II

AUX RÊVEURS DE MONARCHIE

Je suis en république, et pour roi j'ai moi-même.
 Sachez qu'on ne met point aux voix ce droit suprême;
 Écoutez bien, messieurs, et tenez pour certain
 Qu'on n'escamote pas la France un beau matin.
 Nous, enfants de Paris, cousins des Grecs d'Athènes,
 Nous raillons et frappons. Nous avons dans les veines
 Non du sang de fellahs ni du sang d'esclavons,
 Mais un bon sang gaulois et français. Nous avons
 Pour pères les grognards et les Francs pour ancêtres :
 Retenez bien ceci que nous sommes les maîtres.
 La Liberté jamais en vain ne nous parla.
 Souvenez-vous aussi que nos mains que voilà,
 Ayant brisé des rois, peuvent briser des cuistres.
 Bien. Faites-vous préfets, ambassadeurs, ministres,
 Et dites-vous les uns aux autres grand merci.
 O faquins, gorgez-vous. N'ayez d'autre souci,
 Dans ces royaux logis dont vous faites vos antres,
 Que d'aplatir vos cœurs et d'arrondir vos ventres;
 Emplissez-vous d'orgueil, de vanité, d'argent,
 Bien. Allez. Nous aurons un mépris indulgent,

Nous nous détournerons et nous laisserons faire ;
 L'homme ne peut hâter l'heure que Dieu diffère.
 Soit. Mais n'attendez pas au droit du peuple entier.
 Le droit au fond des cœurs, libre, indomptable, altier,
 Vit, guette tous vos pas, vous juge, vous défie,
 Et vous attend. J'affirme et je vous certifie
 Que vous seriez hardis d'y toucher seulement
 Rien que pour essayer et pour voir un moment !

Rois, larrons ! vous avez des poches assez grandes
 Pour y mettre tout l'or du pays, les offrandes
 Des pauvres, le budget, tous nos millions, mais
 Pour y mettre nos droits et notre honneur, jamais !
 Jamais vous n'y mettrez la grande République.
 D'un côté tout un peuple ; et de l'autre une clique !
 Qu'est votre droit divin devant le droit humain ?
 Nous votons aujourd'hui, nous voterons demain.
 Le souverain, c'est nous ; nous voulons, tous ensemble,
 Régner comme il nous plaît, choisir qui bon nous semble,
 Nommer qui nous convient dans notre bulletin.
 Gare à qui met la griffe aux boîtes du scrutin !
 Gare à ceux d'entre vous qui fausseraient le vote !
 Nous leur ferions danser une telle gavotte,
 Avec des violons si bien faits tout exprès,
 Qu'ils en seraient encor pâles dix ans après !

III

PHILOSOPHIE DES SACRES

ET COURONNEMENTS

Cet homme est laid, cet homme est vieux, cet homme est bête.
 Qu'est-ce que vous mettez sur cette pauvre tête ?
 Une couronne ? Non, deux couronnes. Non, trois.
 Celle des empereurs avec celle des rois,
 Le laurier de César, la croix de Charlemagne,
 Et puis un peu de France et beaucoup d'Allemagne.
 Sous cet amas jadis Charles-Quint vacilla.
 La paix du monde tient à ce que tout cela
 Sur ce vieux front tremblant demeure en équilibre.
 Ce bonhomme vraiment serait plus heureux libre,
 Et sans lui nous serions plus à notre aise aussi.
 S'il a mal digéré, le ciel est obscurci ;
 Son moindre borborygme est une âpre secousse ;
 On chancelle s'il crache, on s'éroule s'il tousse ;

Son ignorance fait sur la terre un brouillard.
 Pourquoi ne pas laisser tranquille ce vieillard ?
 S'il n'avait ni soldats, ni ducs, ni connétables,
 Nous le recevions volontiers à nos tables ;
 Nos verres, sous le pampre, au soleil, en plein vent,
 Choqueraient le tien, sire, et tu serais vivant.
 Non, l'on t'empaille idole, et l'on te pétrifie
 Sous un lourd casque à pointe, et, comme on se défie
 Du roi d'en haut jaloux des rois d'en bas, on met,
 Sire, un paratonnerre en cuivre à ton sommet ;
 Et ton peuple est si fier qu'il t'adore ; on t'affuble
 D'un manteau comme on passe au pape une chasuble,
 Et te voilà tyran, et nous t'avons sur nous,
 Le goût de l'homme étant de se mettre à genoux.
 Tu portes désormais l'Etna comme Encelade,
 Et comme Atlas le monde. O maître, sois malade,
 Infirmes, catarrheux, vieux tant que tu voudras,
 Claque des dents avec la fièvre entre deux draps,
 Qu'importe ! l'univers n'en est pas moins ta chose.
 L'Europe est un effet dont tu seras la cause.
 Rayonne. A ta cheville aucun héros ne va.
 Bossuet jettera sous tes pieds Jehovah ;
 Tu seras proclamé Très-Haut en pleine chaire.
 Un roi, fût-il un nain, fût-il un pauvre hère,
 Hydropique, goîtreux, perclus, tortu, fourbu,
 Moins ferme sur ses pieds qu'un reître ayant trop bu,
 Eût-il morve et farcin, rachis, goutte et gravelle,
 Fût-il maigre d'esprit et petit de cervelle,

N'eût-il pas beaucoup plus de caboche qu'un rat,
 Fût-il, sous la splendeur du cordon d'apparat,
 Dans l'ombre enguirlandé d'un engin herniaire,
 Reste auguste et puissant jusqu'à l'heure dernière
 Et jusqu'au soubresaut de son hoquet final ;
 Tous, l'homme de l'autel, l'homme du tribunal,
 Prosternent devant lui leur grave platitude ;
 Il a l'effarement de la décrépitude,
 C'est toujours César ; même en ruine et mourant,
 La majesté s'obstine et le couvre, il est grand ;
 Et la pourpre est sur lui, sainte, splendide, austère,
 Quand du sceptre et du trône il passe aux vers de terre ;
 Agonisant, il règne ; on le voit s'assoupir,
 On craint presque un tonnerre en son dernier soupir,
 La foule aux reins courbés le place en un tel temple
 Qu'elle tremble, et d'en bas l'admire et le contemple
 Quand misérable il entre au sépulcre béant,
 Et le croit encor dieu qu'il est déjà néant.

IV

A CEUX QUI REPARLENT DE FRATERNITÉ

Quand nous serons vainqueurs, nous verrons. Montrons-leur
 Jusque-là, le dédain qui sied à la douleur.
 L'œil âprement baissé convient à la défaite.
 Libre, on était apôtre; esclave, on est prophète;
 Nous sommes garrottés! plus de nations sœurs!
 Et je prédis l'abîme à nos envahisseurs.
 C'est la fierté de ceux qu'on a mis à la chaîne
 De n'avoir désormais d'autre abri que la haine.
 Aimer les Allemands? cela viendra, le jour
 Où par droit de victoire on aura droit d'amour.
 La déclaration de paix n'est jamais franche
 De ceux qui, terrassés, n'ont pas pris leur revanche;
 Attendons notre tour de barrer le chemin.
 Mettons-les sous nos pieds, puis tendons-leur la main,
 Je ne puis que saigner tant que la France pleure.
 Ne me parlez donc pas de concorde à cette heure;
 Une fraternité bégayée à demi
 Et trop tôt, fait hausser l'épaule à l'ennemi;
 Et l'offre de donner aux rancunes relâche
 Qui demain sera digne, aujourd'hui serait lâche.

V

LOI DE FORMATION DU PROGRÈS

Une dernière guerre! hélas, il la faut! oui.

Quoi! le deuil triomphant, le meurtre épanoui,
 Sont les conditions de nos progrès! Mystère!
 Quel est donc ce travail étrange de la terre?
 Quelle est donc cette loi du développement
 De l'homme par l'enfer, la peine et le tourment?
 Pour quelque but final dont notre humble prunelle
 N'aperçoit même pas la lueur éternelle,
 L'être des profondeurs a-t-il donc décrété
 Dans les azurs sans fond de la sublimité,
 Que l'homme ne doit point faire un pas qui n'enseigne
 De quel pied il chancelle et de quel flanc il saigne;
 Que la douleur est l'or dont se paie ici-bas
 Le bonheur acheté par tant d'âpres combats;
 Que toute Rome doit commencer par un antre;
 Que tout enfantement doit déchirer le ventre;
 Qu'en ce monde l'idée aussi bien que la chair

Doit saigner, et, touchée en naissant par le fer,
Doit avoir, pour le deuil comme pour l'espérance,
Son mystérieux sceau de vie et de souffrance
Dans cette cicatrice auguste, le nombril ;
Que l'œuf de l'avenir, pour éclore en avril,
Doit être déposé dans une chose morte ;
Qu'il faut que le bien naisse et que l'épi mûr sorte
De cette plaie en fleur qu'on nomme le sillon ;
Que le cri jaillit mieux en mordant le bâillon ;
Que l'homme doit atteindre à des Édens suprêmes
Dont la porte déjà, dans l'ombre des problèmes,
Apparaît radieuse à ses yeux enflammés,
Mais que les deux battants en resteront fermés,
Malgré le saint, le Christ, le prophète et l'apôtre,
Si Satan n'ouvre l'un, si Caïn n'ouvre l'autre ?

O contradictions terribles ! d'un côté
On voit la loi de paix, de vie et de bonté
Par-dessus l'infini dans les prodiges luire ;
Et de l'autre on écoute une voix triste dire :
— Penseurs, réformateurs, porte-flambeaux, esprits,
Lutteurs, vous atteindrez l'idéal ! à quel prix ?
Au prix du sang, des fers, du deuil, des hécatombes.
La route du progrès, c'est le chemin des tombes. —

Voyez : le genre humain, à cette heure opprimé
Par les forces sans yeux dont ce globe est formé,
Doit vaincre la matière, et, c'est là le problème,

L'enchaîner, pour se mettre en liberté lui-même.
L'homme prend la nature énorme corps à corps ;
Mais comme elle résiste ! elle abat les plus forts.
Derrière l'inconnu la nuit se barricade ;
Le monde entier n'est plus qu'une vaste embuscade ;
Tout est piége ; le sphinx, avant d'être dompté,
Empreint son ongle au flanc de l'homme épouvanté.
Par moments il sourit et fait des offres traîtres ;
Les savants, les songeurs, ceux qui sont les seuls prêtres,
Cèdent à ces appels funèbres et moqueurs ;
L'énigme invite, embrasse et brise ses vainqueurs ;
Les éléments, du moins ce qu'ainsi l'erreur nomme,
Ont des attractions redoutables sur l'homme ;
La terre au flanc profond tente Empédocle, et l'eau
Tente Jason, Diaz, Gama, Marco Polo,
Et Colomb que dirige au fond des flots sonores
Le doigt du cavalier sinistre des Açores ;
Le feu tente Fulton, l'air tente Montgolfier ;
L'homme fait pour tout vaincre ose tout défier.
Maintenant regardez les cadavres. La somme
De tous les combattants que le progrès consomme
Étonne le sépulcre et fait rêver la mort.
Combien d'infortunés noyés dans leur effort
Pour atteindre à des bords nouveaux et fécondables !
Les découvertes sont des filles formidables
Qui dans leur lit tragique étouffent leurs amants.
O loi ! tous les tombeaux contiennent des aimants ;
Les grands cœurs ont l'amour lugubre du martyr,

Et le rayonnement du précipice attire.

Ceux-ci sacrifiant, ceux-là sacrifiés.

Cette croissance humaine où vous vous confiez
 Sur nos difformités se développe et monte.
 Destin terrifiant ! tout sert, même la honte ;
 La prostitution a sa fécondité ;
 Le crime a son emploi dans la fatalité ;
 Étant corruption, un germe y peut éclore.
 Ceci qu'on aime naît de ceci qu'on déplore.
 Ce qu'on voit clairement, c'est qu'on souffre. Pourquoi ?
 On entre dans le mieux avec des cris d'effroi ;
 On sort presque à regret du pire où l'on séjourne.
 Le genre humain gravit un escalier qui tourne
 Et plonge dans la nuit pour rentrer dans le jour ;
 On perd le bien de vue et le mal tour à tour ;
 Le meurtre est bon ; la mort sauve ; la loi morale
 Se courbe et disparaît dans l'obscur spirale.
 A de certains moments, à Tyr comme à Sion,
 Ce qu'on prend pour le crime est la punition ;
 Punition utile et féconde, où surnage
 On ne sait quelle vie éclore du carnage.
 Les dalles de l'histoire, avec leurs affreux tas
 De trahisons, de vols, d'ordures, d'attentats,
 Avec leur effroyable encombrement de boue
 Où de tous les Césars on voit passer la roue,
 Avec leurs Tigellins, avec leurs Borgias,

Ne seraient que l'étable infâme d'Augias,
 La latrine et l'égout du sort, sans le lavage
 De sang que par instants Dieu fait sur ce pavage.
 C'est dans le sang que Rome et Venise ont fleuri.
 Du sang ! et l'on entend dans l'histoire ce cri :
 — Une aile sort du ver et l'un engendre l'autre.
 L'âge qui plane est fils du siècle qui se vautre. —
 Le monde reverdit dans le deuil, dans l'horreur ;
 Champ sombre dont Nemrod est le dur labourer !

Toute fleur est d'abord fumier, et la nature
 Commence par manger sa propre pourriture ;
 La raison n'a raison qu'après avoir eu tort ;
 Pour avancer d'un pas, le genre humain se tord ;
 Chaque évolution qu'il fait dans la tourmente
 Semble une apocalypse où quelqu'un se lamente.
 Ouvrage lumineux, ténébreux ouvrier.

Sitôt que le char marche il se met à crier.

L'esclavage est un pas sur l'anthropophagie ;
 La guillotine, affreuse et de meurtres rougie,
 Est un pas sur le croc, le pal et le bûcher ;
 La guerre est un berger tout autant qu'un boucher ;
 Cyrus crie : en avant ! tous les grands chefs d'armées,
 Trouant le genre humain de routes enflammées,
 Ont une tache d'aube au front, noirs éclaireurs ;
 Ils refoulent la nuit, les brouillards, les erreurs,

L'ombre, et le conquérant est le missionnaire
 Terrible du rayon que contient le tonnerre.
 Sésostri vivifie en tuant, Gengiskan
 Est la lave féconde et sombre du volcan,
 Alexandre ensemence, Attila fertilise.
 Ce monde, que l'effort douloureux civilise,
 Cette création où l'aube pleure et luit,
 Où rien n'éclôt qu'après avoir été détruit,
 Où les accouplements résultent des divorces,
 Où Dieu semble englouti sous le chaos des forces,
 Où le bourgeon jaillit du nœud qui l'étouffait,
 C'est du mal qui travaille et du bien qui se fait.

Mais quelle ombre! quels flots de fumée et d'écume!
 Quelles illusions d'optique en cette brume!
 Est-ce un libérateur, ce tigre qui bondit?
 Ce chef, est-ce un héros ou bien est-ce un bandit?
 Devinez. Qui le sait? dans ces profondeurs faites
 De crime et de vertu, de meurtres et de fêtes,
 Trompé par ce qu'on voit et par ce qu'on entend,
 Comment retrouver l'astre en tant d'horreur flottant?

De là vient qu'autrefois tout semblait vain et trouble;
 Tout semblait de la nuit qui monte et qui redouble;
 Le vaste écroulement des faits tumultueux,
 Les combats, les assauts traîtres et tortueux,
 Les Carthages, les Tyrs, les Byzances, les Romes,
 Les catastrophes, chute épouvantable d'hommes,

Avaient l'air d'un tourment stérile; et, se suivant
 Comme la grêle suit les colères du vent,
 Et comme la chaleur succède à la froidure,
 Semblaient ne dégager qu'une loi : Rien ne dure.
 Les nations, courbant la tête, n'avaient plus
 D'autre philosophie en ces flux et reflux
 Que la rapidité des chars passant sur elles;
 Nul ne voyait le but de ces vaines querelles;
 Et Flaccus s'écriait : — Puisque tout fuit, aimons,
 Vivons, et regardons tomber l'ombre des monts;
 Riez, chantez, cueillez des grappes dans les treilles
 Pour les pendre, ô Lydé, derrière vos oreilles;
 Ce peu de chose est tout. Par Bacchus, sur le poids
 Des héros, des grandeurs, de la gloire et des rois,
 Je questionnerai Caron, le passeur d'ombres! —

Depuis on a compris. Les foules et les nombres
 Ont perdu leur aspect de chaos par degrés,
 Laisant vaguement voir quelques points éclairés.

Quoi! la guerre, le choc alternatif et rude
 Des batailles tombant sur l'âpre multitude,
 Sur le bloc triste et brut des fauves nations,
 Quoi! ces frémissements et ces commotions
 Que donne au droit qui naît, au peuple qui se lève,
 La rencontre sonore et féroce du glaive,
 Ce vaste tourbillon d'étincelles qui sort
 Des combats, des héros s'entreheurtant, du sort.

Ce tumulte insensé des camps et des tueries,
 Quoi ! le piétinement de ces cavaleries,
 Les escadrons couvrant d'éclairs les régiments,
 Quoi ! ces coups de canon battant ces murs fumants,
 Ces coups d'épieux, ces coups d'estocs, ces coups de piques,
 Le retentissement des cuirasses épiques,
 Ces victoires broyant les hommes, cet enfer,
 Quoi ! les sabres sonnans sur les casques de fer,
 L'épouvante, les cris des mourants qu'on égorge...
 — C'est le bruit des marteaux du progrès dans la forge.
 — Hélas !

En même temps, l'infini, qui connaît
 L'endroit où chaque cause aboutit, et qui n'est
 Qu'une incommensurable et haute conscience,
 Faite d'immensité, de paix, de patience,
 Laisse, sachant le but, choisissant le moyen,
 Souvent, hélas ! le mal se faire avec du bien ;
 Telle est la profondeur de l'ordre ; obscur, suprême,
 Tranquille, et s'affirmant par ses démentis même.
 C'est ainsi qu'un bandit de Marc Aurèle est né ;
 C'est ainsi que, hideux, devant l'homme étonné,
 Le ciel y consentant, avec le Christ auguste,
 Avec la loi d'un saint, avec la mort d'un juste,
 Avec ces mots si doux : — Nourris quiconque a faim.
 — Aime autrui comme toi. — Ne fais pas au prochain.
 Ce que tu ne veux pas qu'à toi-même on te fasse. —
 Avec cette morale où tout est vie et grâce,

Avec ces dogmes pris au plus serein des cieux,
 Loyola construisit son piège monstrueux ;
 Sombre araignée à qui Dieu, pour tisser sa toile,
 Donnait des fils d'aurore et des rayons d'étoile.

Et même, en regardant plus haut, quel est celui
 Qui s'écriera : — Je suis l'astre, et j'ai toujours lui ;
 Je n'ai jamais failli, jamais péché ; j'ignore
 Les coups du tentateur à ma vitre sonore ;
 Je suis sans faute. — Est-il un juste audacieux
 Qui s'ose affirmer pur devant l'azur des cieux ?
 L'homme a beau faire, il faut qu'il cède à sa nature ;
 Une femme l'émeut, dénouant sa ceinture,
 Il boit, il mange, il dort, il a froid, il a chaud ;
 Parfois la plus grande âme et le cœur le plus haut
 Succombe aux appétits d'en bas ; et l'esprit quête
 Les satisfactions immondes de la bête,
 Regarde à la fenêtre obscène, et va, les soirs,
 Rôder de honte en honte au seuil des bouges noirs.
 — Oui, c'est la porte abjecte, et cependant j'y passe,
 Dit Caton à voix haute et Jean-Jacque à voix basse.
 La Syrienne chante à Virgile Evohé ;
 Socrate aime Aspasia, Horace suit Chloé ;
 Tout homme est le sujet de la chair misérable ;
 Le corps est condamné, le sang est incurable ;
 Pas un sage n'a pu se dire, en vérité,
 Guéri de la nature et de l'humanité.

Mal, bien, tel est le triste et difforme mélange.
 Le bien est un linceul en même temps qu'un linge;
 Si le mal est sépulcre, il est aussi berceau;
 Ils naissent l'un de l'autre, et la vie est leur sceau.
 Les philosophes pleins de crainte ou d'espérance,
 Songent et n'ont entre eux pas d'autre différence,
 En révélant l'Éden, et même en le prouvant,
 Que le voir en arrière ou le voir en avant.
 Les sages du passé disent : — l'homme recule;
 Il sort de la lumière, il entre au crépuscule,
 L'homme est parti de tout pour naufrager dans rien.
 Ils disent : bien et mal. Nous disons : mal et bien.
 Mal et bien, est-ce là le mot? le chiffre unique?
 Le dogme? est-ce d'Isis la dernière tunique?

Mal et bien, est-ce là toute la loi? — La loi!
 Qui la connaît? Quelqu'un parmi nous, hors de soi
 Comme en soi, sous l'amas de faits, d'époques, d'âges,
 A-t-il percé ce gouffre et fait ces grands sondages?
 Quelqu'un démêle-t-il le germe originel?
 Quelqu'un voit-il le point extrême du tunnel?
 Quelqu'un voit-il la base et voit-il la toiture?
 Avons-nous seulement pénétré la nature?
 Qu'est-ce que la lumière et qu'est-ce que l'aimant?
 Qu'est le cerveau? de quoi se fait le mouvement?
 D'où vient que la chaleur manque aux rayons de lune?
 O nuit, qu'est-ce qu'une âme? un astre en est-il une?
 Le parfum est-il l'âme errante du pistil?

Une fleur souffre-t-elle? un rocher pense-t-il?
 Qu'est-ce que l'Onde? Etnas, Cotopaxis, Vésuves,
 D'où vient le flamboiement de vos énormes cuves?
 Où donc est la poulie et la corde et le seau
 Qui pendent dans ton puits, ô noir Chimborazo?
 Vivants! distinguons-nous une chose d'un être?
 Qu'est-ce que mourir? dis, mortel! qu'est-ce que naître?
 Vous demandez d'un fait : est-ce toute la loi?
 Voyons, qui que tu sois, toi qui parles, dis-moi,
 Qu'es-tu? Tu veux sonder l'abîme? es-tu de force
 A scruter le travail des séves sous l'écorce;
 A guetter, dans la nuit des filons souterrains,
 L'hymen de l'eau terrestre avec les flots marins
 Et la formation des métaux; à poursuivre
 Dans leurs antres le plomb, le mercure et le cuivre,
 Si bien que tu pourrais dire : Voici comment
 L'or se fait dans la terre et l'aube au firmament!
 Le peux-tu? parle. Non. Eh bien, sois économe
 D'axiomes sur Dieu, de sentences sur l'homme,
 Et ne prononce pas d'arrêts dans l'infini.
 Et qui donc ici-bas, qui, maudit ou béni,
 Peut de quoi que ce soit, force, âme, esprit, matière,
 Dire : — Ce que j'ai là, c'est la loi tout entière;
 Ceci, c'est Dieu, complet, avec tous ses rayons;
 Mettez-le-moi bien vite en vos collections,
 Et tirez le verrou de peur qu'il ne s'échappe. —
 Savant dans son usine ou prêtre sous sa chape,
 Qui donc nous montrera le sort des deux côtés?

Qui se promènera dans les éternités,
 Comme dans les jardins de Versailles Lenôtre?
 Qui donc mesurera l'ombre d'un bout à l'autre,
 Et la vie et la tombe, espaces inouïs
 Où le monceau des jours meurt sous l'amas des nuits,
 Où de vagues éclairs dans les ténèbres glissent,
 Où les extrémités des lois s'évanouissent!

Que cette obscure loi du progrès dans le deuil,
 Du succès dans la chute et du port dans l'écueil,
 Soit vraie ou fausse, absurde et folle, ou démontrée;
 Que, dragon, de l'Éden elle garde l'entrée,
 Ou ne soit qu'un mirage informe; le certain
 C'est que, devant l'énigme et devant le destin,
 Les plus fermes parfois s'étonnent et fléchissent.
 A peine dans la nuit quelques cimes blanchissent,
 Que la brume a déjà repris d'autres sommets;
 De grands monts, qui semblaient lumineux à jamais,
 Qu'on croyait délivrés de l'abîme, s'y dressent,
 Mais noirs, et, lentement effacés, disparaissent.
 Toutes les vérités se montrent un moment,
 Puis se voilent; le verbe avorte en bégaiement;
 Le jour, si c'est du jour que cette clarté sombre,
 N'a l'air de se lever que pour regarder l'ombre;
 On ne voit plus le phare; on ne sait que penser;
 Vient-on de reculer, ou vient-on d'avancer?
 Oh! dans l'ascension humaine, que la marche
 Est lente, et comme on sent la pesanteur de l'arche!

Comme ceux qui de tous portent les intérêts
 Ont l'épaule meurtrie aux angles du progrès!
 Comme tout se défait et retombe à mesure!
 Pas de principe acquis; pas de conquête sûre;
 A l'instant où l'on croit l'édifice achevé,
 Il s'écroule, écrasant celui qui l'a rêvé;
 Le plus grand siècle peut avoir son heure immonde;
 Parfois sur tous les points du globe un fléau gronde,
 Et l'homme semble pris d'un accès de fureur.
 L'Européen, ce frère aîné, joute d'horreur
 Avec le caraïbe, avec le malabare;
 L'Anglais civilisé passe l'Indou barbare;
 O pugilat hideux de Londres et de Delhy!
 Le but humain s'éclipse en un infâme oubli,
 Il est nuit du Danube au Nil, du Gange à l'Ébre.
 Fête au Nord: c'est la mort du Midi qu'on célèbre.
 Europe, dit Berlin, ris, la France n'est plus!
 O genre humain, malgré tant d'âges révolus,
 Ta vieille loi de haine est toujours la plus forte;
 L'Évangile est toujours la grande clarté morte,
 Le jour fuit, la paix saigne et l'amour est proscrit,
 Et l'on n'a pas encor décloué Jésus-Christ.